



8

Les représailles

Un camion allemand s'arrêta devant le café Tissier. Deux soldats y pénétrèrent et forcèrent Violette, le curé ainsi qu'un autre client à les suivre. Leurs fusils pointés contre leurs reins, ils les firent grimper à l'arrière du véhicule. Un militaire chercha Tissier dans l'épicerie sans le trouver. Le propriétaire des lieux avait eu le temps de se cacher dans la cave.

– Barrez-vous, je vous dis ! Planquez-vous avec votre grand-mère jusqu'à nouvel ordre !

– Non, René ! s'opposa Mamili. Je reste avec toi.

Déjà, un camion pointait le bout de son capot à l'entrée du chemin.

– Les voilà ! trembla Jean-Baptiste.

Puis il ravala sa peur et ajouta, presque au garde-à-vous :

– Si vous restez... je reste aussi !

Mamili se retourna : Ernest filait avec sa sœur en direction des bois.



Du coin de la rue, Jean-Baptiste assista à la rafle. Paniqué, il fit demi-tour et pédala comme un dératé jusqu'à la maison de Papilou.

– René ! hurla-t-il. René !

Papilou et Mamili accoururent.

– Les Allemands prennent des otages en représailles ! Les résistants ont fait sauter une grosse réserve de munitions cette nuit ! Pour se venger, les Boches arrêtent des gens partout, y compris dans les fermes ! Et tu sais ce qui arrive aux otages... Faut se barrer !

Les enfants sortirent à leur tour.

– Qu'est-ce qu'il se passe ? demanda Ernest.

Papilou empoigna sa pelle et se posta devant sa maison, face au chemin.

– Les enfants ! Allez vous cacher dans le bois avec Mamili, moi je reste !

– On veut pas partir sans toi, Papilou ! protesta Colette.

Elle avait le cœur écrasé par l'angoisse de devoir les laisser livrés à eux-mêmes.

Jeanne servait le petit-déjeuner à Gaston et Marcelin lorsque Otto déboula, affolé, dans la cuisine des Morteau.

– Jeanne, ils viennent ! s'écria-t-il. Ils prennent otages pour fusiller, à cause du sabotage ! Il faut partir !

– Quoi ?! Je ne bougerai pas d'ici ! C'est ma maison ! gronda-t-elle.

Otto se tourna vers les garçons.

– Vous deux partir vous cacher ! Maintenant !

– Mais on n'a rien fait ! protesta Gaston.

– Faites ce que dit Otto ! *Schnell*²⁰, vite, vite !

La voiture de Hans pénétra alors dans la cour, sous les aboiements incessants de Quatorze, le chien de garde.

20. Vite !



Jeanne ouvrit la fenêtre de la cuisine qui donnait sur l'arrière.

– Écoutez Otto et filez vous cacher dans les bois !

– Mais... maman ! bafouilla Marcelin.

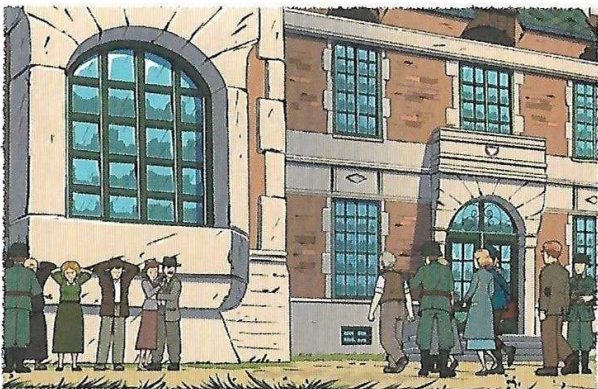
– Allez-vous-en, vite !

Les garçons enjambèrent la fenêtre et s'enfuirent. Jeanne les regarda s'éloigner, les yeux mouillés de larmes.

– Et toi, Otto ? demanda-t-elle ensuite.

personnes, parmi lesquelles Papilou, Mamili, Jean-Baptiste, Violette Tissier et le curé de Grangeville. Des soldats les forcèrent à s'aligner, avec M. et Mme Guibert, contre le bâtiment administratif, les mains sur la tête. Von Krieger se tenait sur les marches du perron, l'air sévère.

Un peloton d'exécution se positionna face aux otages.



– Mais qu'est-ce qu'ils nous veulent ? paniqua Jean-Baptiste.

– Je reste avec toi, pour toujours ! Nous avons perdu la guerre de toute façon...

Un coup de feu éclata dans la cour, stoppant net les aboiements de Quatorze. Jeanne et Otto pâlirent. Puis des bruits de pas approchèrent lentement.

– Madaaame Mooorteau ! appela Hans en faisant durer le plaisir. *Ich komme*²¹ !

Jeanne se blottit contre Otto qui sortit son pistolet et le braqua vers la porte.

Gaston et Marcelin couraient à perdre haleine dans les champs quand la déflagration retentit. Gaston s'arrêta net.

– T'arrête pas ! hurla son frère.

Il le prit par le bras et l'entraîna de force. Le pauvre Gaston sanglotait.

De retour à la Kommandantur en milieu de matinée, les camions allemands déversèrent le fruit de leur rafle. Une dizaine de
21. J'arrive !

– Nous entraîner dans leur folie, répondit Papilou.

Les soldats braquèrent leurs mitraillettes sur eux et attendirent le signal.

Tétanisé, Jean assistait à la scène, caché derrière un mur de la cour.

– *Werft alle in den Keller*²² ! brailla soudain le colonel avant de disparaître à l'intérieur de l'ancienne mairie.

Les soldats baissèrent leurs armes et forcèrent les otages à les suivre.

Les jambes flageolantes, Jean quitta sa cachette et courut en direction du repaire.

22. Jetez-les tous dans la cave !